

# REALPOLITIK

PARTIE I

Laurent CARTALIER

« *La Realpolitik est l'excuse des puissants pour opprimer les faibles.* »  
Jules Vallès, extrême-républicain

*Paris, 29 janvier 1871, midi*

Jules Vallès n'avait pas de montre. Pour être exact, il n'en avait plus depuis qu'il l'avait échangée il y avait un mois de cela contre une paire de chaussures usagées. Il n'avait certes jamais roulé sur l'or mais le siège de Paris avait aggravé sa situation financière déjà fort précaire. Et il se demandait s'il avait fait le bon choix en avisant ses souliers usés jusqu'à la corde au bout d'à peine trois semaines. Les horloges de Paris n'étaient pas non plus des merveilles d'exactitude après quatre mois de siège. Il se fiait néanmoins à l'église St Etienne. Le prêtre de la paroisse, assisté de ses ouailles, avait défendu avec acharnement face au commandement militaire de la place son horloge et sa cloche, refusant de voir les rouages changés en balles et la Vieille Mahaut fondue pour devenir un canon. Paris avait été prise, mais St Etienne avait tenu bon.

Quand l'horloge sonna midi, il se mit en route. Montmartre était bien loin du Champ-de-Mars, et il lui fallait partir tôt s'il voulait être à l'heure au Pylône.

Il arriva en avance et dut faire antichambre.

\*  
\* \*

Jules Vallès contemplait les boiseries de la salle de proue d'un air écœuré. Force lui était de constater que le mauvais goût était le défaut le plus universellement partagé, en particulier chez les princes de ce monde. La répétition *ad nauseam* des armoiries prussiennes produisait néanmoins sur lui une curieuse sensation de vertige. Effet volontaire ou non, il n'aurait su le dire, les aigles germaniques semblaient grouiller dans l'antichambre jusqu'à vous étouffer. Nul recoin n'était épargné par cette vermine : les lambris, les plafonds, les plinthes, et même le rude banc de

bois qui lui rappelait ceux de Mazas en étaient couverts, jusqu'aux boutons de portes et au porte-manteau. Il se plut à remarquer que certains étaient si petits qu'on aurait dit des mouches. Et dire qu'il trouvait l'abeille française ridicule... Seul le tapis de Perse semblait échapper à cette invasion d'un nouveau genre : ses motifs contournés et ses couleurs variées égayaient agréablement l'atmosphère de l'antichambre. Hélas ! Le décorateur germanolâtre, sans doute affligé par cet objet primitif et exubérant, avait jugé bon de masquer la majeure partie du tapis par un immense blason représentant un aigle couronné tenant d'une serre un sceptre et de l'autre un globe. Un aigle impérial, rien de moins... Bismarck ne perdait guère de temps. Le cadavre de la France n'était pas encore refroidi que, sur son corps mutilé, il annonçait sa victoire au monde entier en proclamant l'avènement de son Allemagne. Le Ministre-Président de Prusse se comportait comme le dernier des soudards.

Évitant ostensiblement le paillason, Jules s'avança et essuya d'un air innocent ses souliers crottés sur la tête de l'aigle. Le garde qui se tenait près de la double-porte de palissandre ne broncha pas. S'il avait remarqué le manège du Français, il n'en laissa rien paraître. Selon toute évidence, Jules n'était pas là pour se faire arrêter ; ça le changeait agréablement de la police française : invité parmi les puissants plutôt que prisonnier parmi les mendiants. Mais que pouvait bien lui vouloir Bismarck ? L'homme qui avait mis Napoléon III à genoux et qui réprimait impitoyablement en Prusse tout mouvement d'émancipation ouvrière n'allait certainement pas lui demander des conseils en matière de politique étrangère ou sociale. Haussant les épaules avec philosophie, il sortit sa pipe de terre qu'il avait préservée des épreuves de la guerre et se mit à la bourrer en souriant au planton. Une fois allumée, il la lui présenta mais le soldat prussien ne se départit pas un instant de sa rigidité de cire. Un grognard du musée Grévin aurait été plus expressif. Après avoir vainement tenté d'engager une conversation, Jules se détourna du soldat et promena son regard sur les tableaux qui ornaient les murs. Les inévitables portraits officiels le méprisaient depuis leurs cadres. Frédéric le Grand et son vis-à-vis Frédéric-Guillaume IV ignoraient superbement le révolutionnaire français. Le roi Guillaume, désormais empereur, était presque mélancolique. Assis pensivement sur son cheval, il semblait s'abîmer dans la contemplation de

son destin, à jamais inaccessible au commun des mortels. Quant au Kronprinz Frédéric, il fusillait Jules du regard. La présence de l'extrême-républicain semblait l'offenser personnellement et, la main sur la garde de son épée, il semblait n'attendre qu'un prétexte pour en découdre sur-le-champ avec l'impudent qui osait profaner le *SML Friedrich der Grosse* de sa présence. Jules s'amusa à soutenir le regard du Prussien tout en se demandant s'il pourrait en faire de même dans quelques instants.

Le temps commençait à lui paraître long ; Bismarck le faisait attendre. Dédaignant le banc en chêne, il arpenta de long en large l'antichambre comme un fauve en cage.

\*  
\* \*

Un huissier vint le chercher pour l'avertir que Monsieur le Comte de Bismarck-Schœnhausen souhaitait s'entretenir avec monsieur.

- Fort bien, lui répondit Jules. Vous pourrez dire à votre maître que je suis ravi d'apprendre qu'il s'est souvenu de son invité.

Il vida sa pipe sur l'aigle qu'il piétinait et sans plus de cérémonie, s'engouffra dans le couloir d'où venait l'huissier.

Ce dernier échangea un regard courroucé avec le planton et se lança à la poursuite de ce Français si peu respectueux de la bienséance.

\*  
\* \*

L'huissier parvint à rattraper Jules Vallès avant que celui-ci ne provoque un scandale. Le révolutionnaire s'était retrouvé au cœur du GQG prussien, le carré du *Friedrich*. Des officiers de liaison allaient et venaient, des télégrammes changeaient de main, des ordres fusaient, des drapeaux se déplaçaient sur des cartes. Les uniformes rutilaient, les brandebourgs brillaient et les boutons de cuivre accrochaient régulièrement la lumière du lustre en cristal qui dominait la pièce, surplombant une trappe aménagée dans le plancher qui donnait sur le Champ-de-Mars et ses environs. Le chef d'état-major, le général von Moltke, leva un sourcil désapprobateur à l'entrée de cet importun vêtu de haillons civils à peine présentables.

L'huissier arriva à temps pour excuser Jules et assurer le général que ce monsieur était l'hôte du comte. Moltke considéra l'intrus avec surprise et retourna à ses cartes. Bismarck s'occupait de politique, et lui de guerre. L'un n'allait certes pas sans l'autre comme l'avait affirmé Clausewitz, mais à chacun sa spécialité. Bismarck savait ce qu'il faisait.

Quant à Jules, il avait poursuivi sa route en jetant un bref regard de dédain envers ces monstres sans âme dont le métier consistait à planifier froidement la mort de milliers d'hommes. Refusant d'admirer Paris vu du ciel en si mauvaise compagnie, il s'était engagé dans une course menant vers la poupe sans vérifier que l'huissier le suivait. Mais il marqua un temps d'arrêt devant la porte du bureau de Bismarck, qui occupait l'arrière de l'appareil. Cette porte était d'une sobriété exemplaire et même reposante après la décoration surchargée de l'antichambre.

L'huissier frappa et annonça « Monsieur Jules Vallès, extrême-républicain ». Jules s'inclina devant l'huissier en se fendant d'un « merci, mon brave » et s'avança hardiment dans le bureau du comte.

\*  
\* \*

La silhouette imposante du Ministre-Président de Prusse se découpait sur la large baie vitrée qui dominait Paris. Nul n'aurait su dire s'il admirait la Ville-Lumière dévastée que parcouraient inlassablement ses troupes d'occupation, ou le ballet ininterrompu des ballons Hânlein qui revenaient de mission et s'en allaient porteurs de nouveaux ordres. La maîtrise de l'air s'était avérée décisive dans le récent conflit franco-prussien et les vaincus étaient désormais habitués à voir ces ballons d'un nouveau type sillonner les cieux. Ni les canons à balles, ni les perces-lignes n'avaient su prévenir le désastre aérien. Désormais, les dirigeables faisaient partie du paysage. Ils convergeaient tous vers le Pylône du Champ-de-Mars. Au centre de cet improbable filet de Hânleins qui enserrait la France dans ses rets, trônait le *Friedrich*, comme une araignée au centre de sa toile. De son bureau, Bismarck tenait dans ses mains les fils du destin de l'Europe. Il construisait l'avenir. *Son* avenir.

Pour l'heure, il restait silencieux, les mains croisées derrière le dos qu'il offrait en spectacle à Jules. Ce dernier n'osa pas interrompre la méditation

du comte, fasciné qu'il était par la capitale française vue du ciel. Certes, il n'apercevait guère que les hauteurs du nord de Paris, coincées entre les épaules massives de Bismarck et le sempiternel portrait de Guillaume I<sup>er</sup> qui occupait la cloison de bâbord. Mais peu de personnes avaient pu bénéficier d'un tel panorama et Jules ne faisait pas partie de ces privilégiés. Aussi pour l'heure se plaisait-il à détailler les faubourgs de Paris qu'on apercevait dans le lointain. Il eut un pincement au cœur en s'apercevant que sa ville n'avait pas l'air si formidable depuis cette altitude. Pis encore : elle apparaissait comme terriblement vulnérable. Les ruines témoignaient de cette faiblesse. Mais Jules se ressaisit et esquissa un sourire, car sous cette apparence superficielle et peu flatteuse, un peuple humilié rongait son frein. Derrière chaque pan de mur, dans chaque cave, sous chaque toit, on pouvait trouver un homme prêt à défendre son foyer, son pays, sa liberté. Un peuple acculé est un peuple désespéré. Au siècle dernier, ce genre de situation avait débouché sur la Révolution. 1870 avait sonné la fin du système impérial comme 1789 avait sonné la fin du système monarchique. C'était l'occasion ou jamais de saisir au vol la chance unique que l'histoire donnait à la France. Il ne tenait qu'à elle de porter une nouvelle fois le flambeau glorieux de la liberté. Si Marianne avait déjà trébuché par le passé, elle avait aujourd'hui trouvé des hommes pour la relever. Et Jules ferait tout pour être parmi les premiers à lui porter assistance. Les ruines de Paris lui apparaissaient comme le plus beau symbole d'espoir.

Il fut presque surpris d'entendre une voix interrompre sa rêverie.

- Bien le bonjour, M. Vallès.

Une voix profonde, non dénuée de chaleur, teintée de ce rude accent germanique dont il est si aisé de se moquer. Mais Jules n'avait pas le cœur à plaisanter.

Bismarck se retourna.

- Prenez donc place, je vous prie, dit-il en désignant un confortable fauteuil tendu de velours incarnat.

- Je me trouve fort bien debout, monsieur. J'ai déjà patienté plus que de raison sur votre banc dans la salle de proue, mentit Jules.

Bismarck supporta l'impertinence du Français sans broncher mais darda un regard glacial dans sa direction. Jules jugea qu'il n'allait pas dans son intérêt de provoquer son interlocuteur.

Qu'avait-il à retirer d'un conflit ouvert ? Ravalant sa morgue et tout ce qu'il avait sur le cœur, il essaya de rattraper sa bourde.

- Je vous avoue d'ailleurs que je préfère la décoration de votre bureau à celle de votre antichambre.

Bismarck esquissa un sourire diplomatique. Son bureau ne comportait que pour seule et unique fantaisie le portrait de son suzerain. Cette pièce était à son image : fonctionnelle.

- M. Vallès, je vous félicite pour vos goûts en matière de décoration, qui semblent s'approcher des miens, mais –et vous m'excuserez pour ma brutalité toute prussienne– si je vous ai fait venir, ce n'est pas pour discuter de l'aménagement intérieur de nos Hänleins. Malgré notre victoire éclatante, quelques ombres demeurent au tableau.

- Vraiment ? Vous m'en voyez profondément navré, monsieur le comte. Une glorieuse défaite eût sans doute été préférable.

Bismarck ne releva pas le sarcasme et poursuivit.

- Les Parisiens, M. Vallès, les Parisiens. Voilà quel est notre souci actuel. La France a perdu mais Paris ne semble pas l'avoir compris.

- Cela est fâcheux, monsieur le comte. Un bon coup sur les doigts, peut-être ?...

- Persifler ne changera rien, M. Vallès. Le processus de paix ne peut s'engager sans que la capitale ne se calme. La guerre est terminée et il serait bon que les Parisiens s'en souviennent !

Bismarck martela cette dernière phrase d'un coup de poing sur son bureau mais Jules ne se laissa pas démonter par le brusque emportement du Prussien. Au contraire, savoir que le vainqueur de Sedan était exaspéré par une poignée de patriotes l'enchantait.

- Ah ça ! Pas plus cabochard qu'un titi, pas plus socialiste qu'un gars du faubourg ! Tu m'étonnes que tu aies des problèmes avec Paname, camarade comte !

Jules commençait à s'échauffer face à ce Prussien imbu de sa victoire. Mais Bismarck sembla ne pas remarquer l'écart de langage du Français.

- Je savais que j'avais mandé la bonne personne. Vous semblez connaître votre ville sur le bout des doigts.

Jules était plutôt désappointé. Susciter la colère chez ce monstre froid était aussi facile qu'obtenir un prêt gratuit chez les banquiers Pereire. Il était devenu clair qu'il n'arriverait pas à excéder ce diplomate rompu à

toutes les techniques de déstabilisation. Eh bien soit ! Si la bataille devait avoir lieu sur le seul terrain des idées et de la raison, il était prêt à l'y rejoindre.

- Je n'y ai aucun mérite, monsieur. Un journaliste se doit de connaître la ville dans laquelle il travaille.

- Vous êtes trop modeste, monsieur. Heureusement que votre engagement politique parle pour vous.

- Que voulez-vous dire ?

Bismarck devenait flatteur. C'était louche.

- Il est de notoriété publique que vos positions indisposent considérablement vos amis républicains.

- Hmpff... difficile de dire de Grévy ou de Thiers qu'ils sont mes amis... et quel rapport avec vos problèmes ?

Jules ne voyait toujours pas où le comte le menait mais il savait que ce serait à son désavantage. Il restait sur la défensive.

- Paris, M. Vallès, toujours Paris. Vous êtes probablement le membre du gouvernement à avoir le plus d'influence sur, disons... les franges les plus extrêmes de votre mouvement.

- Vous me prêtez là une influence que j'ignorais. Je ne savais pas que les anarchistes ou les nihilistes me vénéraient à ce point.

- Je n'ai jamais parlé d'affiliation politique. Ils éprouvent un certain respect envers vous. Peut-être en rapport avec votre plume acide...

- Et quand bien même ils me respecteraient ?

- Ach... il est clair que nous ne partageons pas les mêmes idées mais le simple fait que vous siégiez dans un gouvernement, fût-il républicain, prouve bien que vous êtes un homme raisonnable. Vous savez à peu près reconnaître ce qu'est l'intérêt général et malgré toute votre hargne, vous pouvez même faire des compromis. Et je crois qu'entre gens raisonnables, nous pouvons arriver à ce compromis.

- Je ne suis pas raisonnable au point de m'allier avec vous !

- Je n'en demande pas tant. Je n'en ai pas plus envie que vous, croyez-moi !

Mû par une impulsion subite, Bismarck se dirigea vers un bureau à cylindre qui occupait un coin de la pièce.

- Un verre de schnaps ? Cela facilite grandement la discussion.

- Je ne bois jamais quand je parle politique.

- Vous avez tort, fit Bismarck en se versant une rasade généreuse. Vous diriez peut-être plus de choses intelligentes.

Jules dut se retenir pour ne pas sauter à la gorge du Ministre-Président. Il ne devait pas céder. Comment faisait ce diable de Prussien pour se contrôler de la sorte ? Imperturbable, Bismarck vida son verre et poursuivit.

- Si j'ai besoin de vous, c'est pour parler au peuple de Paris. Vous, ils vous écouteront. La guerre, c'est désormais du passé, M. Vallès. Il faut maintenant s'attaquer à l'avenir. Pour cela, il nous faut bâtir la paix aujourd'hui sur des bases solides. Et certaines de ces conditions risquent d'indisposer certains fanatiques de votre connaissance.

- Et vous comptez sur moi pour les convaincre.

- Absolument.

Jules se reprenait. On en venait enfin au vif du sujet. Bismarck avait *besoin* de lui, ce qui signifiait qu'il pourrait lui dicter des conditions et éventuellement avoir le plaisir de lui dire non.

- Eh bien, je vous écoute, monsieur. Je pense être à même de juger de ce qui est acceptable et de ce qui ne l'est point.

- À la bonne heure ! Tout d'abord, il est indispensable de désarmer la Garde Nationale. Laisser des fusils aux mains de républicains révolutionnaires ne saurait être qu'une source de troubles.

- Cela me paraît bien difficile de faire lâcher au peuple la garantie de sa liberté !

Bismarck le coupa sèchement.

- Je n'ai pas fini ! Il ne s'agit là que d'une condition préliminaire. Il va de soi que la liberté à laquelle vous tenez tant sera garantie par une armée de cinq cent mille hommes placée sous la responsabilité du général von Fabrice.

- Une armée prussienne pour *protéger* la liberté française ? Vous plaisantez !

Jules avait presque hurlé à la figure de Bismarck.

- Un peu de tenue, monsieur ! Cette armée ne stationnerait sur votre territoire qu'à titre provisoire, le temps d'organiser des élections. Et en aucun cas, elle n'interviendrait pour réprimer quoi que ce soit. Considérez-la comme une simple... force de police.

Des élections... le pire cauchemar de Jules. Il était trop tôt ! Le peuple français n'était pas encore assez instruit pour voter intelligemment. Il y avait fort à parier que de telles élections déboucheraient sur une majorité monarchiste, voire bonapartiste ! Seule une République révolutionnaire pouvait montrer la voie à la République démocratique.

Pendant que Jules sombrait dans des abîmes de réflexion, Bismarck poursuivait.

- Bien sûr, l'entretien de cette armée serait à vos frais. De plus, pour faire rapidement repartir l'économie de votre pays, vous aurez besoin de finances saines. C'est pourquoi je propose que toutes les dettes en cours soient immédiatement remboursées aux banquiers et aux industriels. Et bien sûr, comme nous sommes vainqueurs, vous comprendrez que nous exigeons une indemnité de guerre. Le montant reste encore à évaluer mais 5 milliards de francs-or me semble une bonne base de départ.

Jules faillit s'étrangler devant les exigences de Bismarck. Jamais les gardes nationaux n'accepteraient.

- Mais c'est impossible !  
- Allons, allons, M. Vallès. Je croyais qu'impossible n'était pas français.  
- Où voulez-vous que nous trouvions cet argent ? Le pays est exsangue !  
- Vous faites erreur. Il ne faut pas juger de l'état de santé de la France à l'aune de Paris. Même votre chère capitale aurait pu éviter la ruine si elle avait été un tant soit peu raisonnable.

- Mais nous ne pouvons entretenir une armée ! Et si vous désarmez les Gardes Nationaux, vous supprimez du même coup leur raison d'être et donc leur solde. Ce sont en grande majorité des ouvriers qui n'ont plus de travail, leur outil de production ayant été détruit par vos bombardements. Si vous exigez le remboursement des dettes, vous allez les mettre sur la paille ! Et ce tribut !

- Cette indemnité de guerre...  
- Peu importe, vous allez saigner à blanc notre peuple et aller au devant de graves ennuis !  
- Rien qu'un bon emprunt ne puisse résoudre.  
- Vous en parlez à votre aise mais moi, je peux vous dire que vous vous préparez une nouvelle guerre dont vous ne vous remettrez pas !

- Je suis convaincu du contraire : épuisés par les épreuves de cette guerre-ci, les Français n'auront d'autre désir que d'éviter cette guerre-là.

C'est pourquoi je dois me montrer sévère. D'autres mesures devront évidemment être prises, comme par exemple l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine qui sont historiquement des terres germaniques, sans oublier...

Jules leva une main impérieuse qui stoppa net Bismarck dans son élan.

- Est-ce tout ?  
- Une dernière chose : ces conditions ne sont pas négociables et je ne vous en fais part qu'à titre informatif. Je compte sur votre bon sens et votre...

- En ce cas, l'interrompt Jules, inutile de poursuivre votre discours plus avant, monsieur le comte. J'ai compris. Vous comptez nous prendre notre argent, nos enfants et notre honneur. Mais je vous préviens : si vous voulez nous prendre nos culottes, sachez que nous les avons perdues en 89. Adieu, monsieur le comte.

Jules fit volte-face et se dirigea vers la sortie d'un pas raide. Mais Bismarck ne voulait pas encore admettre sa défaite.

- Monsieur, cessez de courir derrière des utopies. Je vous demande simplement d'être réaliste.

Jules se figea sur place et ce fut d'une voix glaciale qu'il répondit.

- Votre fameuse Realpolitik, monsieur Bismarck, n'est que l'expression moderne de la loi du plus fort. Un fameux bond en arrière dans l'histoire humaine. Restez avec votre armée, je vais rejoindre les miens. Je préfère mourir pour mes utopies que vivre pour votre politique.

Et il reprit son chemin. Bismarck tenta de le retenir une dernière fois.

- Dois-je comprendre que vous n'en parlerez pas à vos compagnons ?

Jules se retourna alors qu'il ouvrait la porte.

- Détrompez-vous, monsieur le comte. Je vais leur rapporter notre conversation dans son intégralité sans omettre le moindre mot.

Et après avoir adressé un signe de la tête plutôt sec au Ministre-Président de Prusse, il claqua la porte derrière lui sans remarquer l'huissier qui levait les yeux au ciel.

\*

\* \*

Jules était hors de lui. Il traversait le *SML Friedrich der Grosse* à grandes enjambées. Il salua von Moltke d'un « à la prochaine guerre,

général ! » en négligeant de se découvrir. Arrivé dans la salle de proue, il s'engouffra dans le Pylône où l'attendait le garçon d'ascenseur. L'huissier qui l'avait poursuivi tout le long du Hänlein ne put s'acquitter des formalités protocolaires d'adieu. Lorsqu'il parvint à l'antichambre, la porte d'entrée était grande ouverte et la passerelle était vide. Il referma la porte en haussant les épaules.

Jules tentait de mettre de l'ordre dans le maelström de pensées qui lui traversaient l'esprit. Bismarck avait clairement montré qu'il voulait la paix et qu'il craignait un soulèvement populaire de Paris. La simple présence d'une armée d'occupation prouvait à quel point cette peur le taraudait. Lui aussi avait senti le vent révolutionnaire qui se levait en ce début de 1871. Bismarck ne voulait pas de la tempête qui s'annonçait et risquait de mettre à bas son tout nouvel Empire, Jules l'appelait de ses vœux. Sa décision fut arrêtée avant même qu'il eût atteint l'extrémité du Champ-de-Mars.

Il n'y aurait pas de négociation.

Il était hors de question que le peuple français s'humilie une nouvelle fois devant la volonté d'une Prusse réactionnaire. Bismarck avait commis la plus grave erreur qui puisse s'imaginer dans ce nouveau monde industriel : il avait méprisé et même négligé les prolétaires, nouvelles forces vives des nations, comme Louis XVI avait négligé en son temps le pouvoir des bourgeois. La première Révolution était fondée sur l'argent de l'élite. La seconde le serait sur la sueur du peuple.

Il n'avait désormais qu'une hâte : annoncer les intentions de Bismarck à ses compagnons de section de la Garde Nationale.

La France avait perdu la guerre? Paris allait gagner la Révolution!

\*  
\* \*

Bismarck regardait s'éloigner la silhouette de Jules Vallès sur le Champ-de-Mars. Et il souriait tandis qu'il guettait l'arrivée de la voiture aux portières richement armoriées de son prochain visiteur.

*À suivre :*

**REALPOLITIK**

*partie II*

*partie III*

*partie IV*